

**AUX ORIGINES DE LA CRITIQUE
POSTMODERNE**
Imaginaires collectifs de 1967-69

THE ORIGINS OF POSTMODERN CRITICISM
Collective imaginations of 1967-69

DESC
DIREITO, ECONOMIA &
SOCIEDADE CONTEMPORÂNEA

AUX ORIGINES DE LA CRITIQUE POSTMODERNE

Imaginaires collectifs de 1967-69

THE ORIGINS OF POSTMODERN CRITICISM

Collective imaginations of 1967-69

Simon Ridley

Université de Nanterre

simon.ridley@hotmail.fr

Résumé: Dans cette reconstruction de l'importance des mouvements sociaux étudiants qui a marqué les années 1967-1969, notre tentative de reformuler les termes d'une critique variée et multipolarisée de l'institutionnalisme et de l'académisme de la connaissance est combinée à une analyse des espaces constitutifs de la relation sociale (à savoir sur des campus de Berkeley et Nanterre). L'analogie possible entre le campus en tant qu'espace de production de connaissances et les compétences « reproductives » du savoir et l'usine en tant qu'espace de production de connaissances techniques incarnées explique également la force imaginaire d'un mouvement étudiant et ouvrier capable de marquer la mémoire et l'imaginaire collectifs à ce jour.

Mots clés: Mémoire collective, mai 1968, postmodernité.

Abstract: In this reconstruction of the importance of the student social movements that marked the years 1967-1969, our attempt to reformulate the terms of a varied and multipolarized critique of institutionalism and academicism of knowledge is combined with an analysis of the constituent spaces of the movementist social relation (campuses of Berkeley and Nanterre). The possible analogy between the campus as a knowledge-producing space, the “reproductive” skills of knowledge, and the factory as a place of production of embodied technical knowledge also explains the imaginary strength of a student movement able to mark the global collective imagination and his memory to date.

Keywords: Collective memory, may 1968, postmodernity.

Un entre-deux mondes

Université Nanterre la Folie, c'est le nom du campus universitaire de Nanterre lorsqu'il sort de terre au beau milieu des années soixante. Un lieu-dit, un oxymore qui promet à ce

« haut lieu » du savoir un avenir schizophrène. Dans une perspective lacanienne¹, il semble invraisemblable que cette association de termes soit fortuite. Lorsqu'on arrive sur ce campus à personnalités multiples – les nombreuses modifications de ses dénominations en un faible laps de temps sont l'indice d'un trouble de l'identité – on est en droit de s'attendre à « la folie » : prénotions d'un passé célébré de militants (surtout des hommes) qu'on s'attend à voir surgir, bomber sur un mur, ou un tract à la main. Mais en réalité, cela fait longtemps que Cohn-Bendit n'est plus « Danny le Rouge ».

Depuis sa célébration comme « leader » étudiant libertaire, star de la nouvelle gauche, il le réclame lui-même : « Forget 68 ». Nous vivons dans un autre monde oui, et il n'a peut-être pas oublié le fait d'avoir été « entarté » par des militant·e·s anarchistes de la Confédération Nationale du Travail lors de sa venue sur le campus à la fin des années 1990. Le monde est désormais celui de sa nomination au Conseil d'administration de l'université au début de la décennie 2010 et de la cérémonie qui lui décerne un doctorat *honoris causa*, une occasion pour lui de voler la vedette à Angela Davis, présente pour les mêmes raisons.

Alors que les cérémonies commémoratives du cinquantenaire de 68 sont lancées un peu partout dans le monde, et à la folie de Nanterre en particulier, il peut être intéressant de questionner, sur le campus même de Nanterre, les mémoires collectives étudiantes à propos de leur passé engagé/enragé. Y'a-t-il une mémoire collective des années 68 chez la population étudiante d'aujourd'hui ? Si oui, quelles en sont les traces ? Peut-on sortir de l'enfermement de la mémoire au sein d'une histoire officielle faite de clichés et de récits surplombants ?

La mémoire est dotée d'une importante polysémie qu'il est important de questionner. C'est un point d'entrée nécessaire afin de rechercher les liens qui se créent ou se délient entre souvenirs, mémoire collective, oubli historique et espace social. Il convient de ne pas dissocier le passé du présent, en se fondant sur l'idée du sociologue Maurice Halbwachs, pour qui « le présent (entendu comme s'entendant sur une certaine durée, celle qui intéresse la société d'aujourd'hui) ne s'oppose pas au passé comme se distinguent deux périodes historiques voisines. Car le passé n'existe plus, tandis que, pour l'historien, les deux périodes ont autant de réalité l'une que l'autre. La mémoire d'une société s'étend jusque-là où elle peut, c'est-à-dire jusqu'où atteint la mémoire des groupes dont elle est composée »². Pour donner force à ce *continuum* mémoriel entre passé et présent, on peut rappeler que les années soixante représentent une compression spatiotemporelle – dite « post-moderne » – sans précédent permettant pour la première fois des analyses historiques et des critiques « en direct » du mouvement de masse. Ces travaux « à chaud », qui répondent souvent des impératifs éditoriaux, émergent aussi bien du pôle objectiviste scientifique que du

1 L'intérêt de Jacques Lacan pour les jeux de mots, volontaires ou non, est bien connu. Il dit d'ailleurs qu'« il faut toujours profiter des équivoques littérales », voir : Jacques Lacan, *Le séminaire. Livre XVII* (Paris, Seuil, 1991) : p. 16.

2 Maurice Halbwachs, *La mémoire collective* (Paris, Albin Michel, 1997) : p. 134.

pôle volontariste militant, les deux s'entrecroisant parfois. La masse de productions textuelles et audio-visuelles qui en résulte n'a-t-elle pas été une formidable opportunité pour permettre une transmission mémorielle intergénérationnelle ? Car, on le sait, ces discours vont générer des publics pour qui la mémoire sert d'enjeu de lutte dans une diversité d'arènes.

Les travaux portant sur l'effet de 68 sur le monde des idées savantes et qui passent en revue les analyses successives qui en ont été faites sont aujourd'hui trop nombreux pour être cités. Cette entreprise a débuté en 1968 et se poursuit systématiquement à chaque décennie. Il est donc quelque peu paradoxal que, malgré le fait que la première historicisation française des événements de 1968, qui met l'accent sur le fait que « Mai 68 » est à situer dans un contexte spatiotemporel aux bornes beaucoup plus élargies, le 68 soit devenu un tel porte bonheur pour les maisons d'éditions, un symbole de leur prospérité. Prophétie autoréalisatrice du monstre de papier, rien ne semble pouvoir arrêter la frénésie de publications chaque année terminant en 8 à laquelle il n'y a nul autre choix que de participer, si ce n'est que pour brouiller les pistes du présent perpétuel. On se retrouve alors d'emblée devant une double limite : impossible de n'en citer aucune, impossible de les citer toutes. Cette position d'entre-deux est d'ailleurs une des caractéristiques communes à de nombreuses analyses du mouvement.

Les publications aiment quasi-systématiquement rappeler que la population étudiante forme un groupe social particulièrement hétérogène, et qu'elle se trouve de surcroît dans une position sociale transitoire, entre le monde des enfants et celui des adultes. Elle aurait néanmoins une spécificité : il s'y déroulerait systématiquement, selon le sociologue Lewis Feuer, un « conflit de générations » qui pousse la jeunesse idéaliste à se rebeller contre ses parents et leur monde. Staline, lui-même renvoyé du séminaire de Tbilisi en 1899 pour son activisme, voit dans le monde étudiant une force capable de se placer à l'avant-garde de la lutte pour la liberté³. Cette position sociale étudiante, sa situation d'entre-deux, fait, toujours selon Staline, que la population étudiante n'aurait pas à se soucier de ses conditions matérielles d'existence, ce qui lui laisserait alors toute liberté pour se focaliser sur les aspects idéels de la lutte.

Mais trouver dans le milieu étudiant un espace d'espoir pour l'impulsion d'une transition autonome vers une société sans classes est une utopie quelque peu douteuse, surtout lorsque la réduction des mouvements sociaux à « un sympathique chahut étudiant » sert souvent à masquer l'implication des autres segments de la société⁴ (en particulier les femmes, les personnes racisées, ou plus généralement la force de travail), plus vulnérables et dont la population étudiante d'alors (l'élite) semble vouloir être le porte-parole. Prenons de la distance par rapport aux « inépuisables querelles, indigènes ou savantes, sur le « sens » authentiques de ces épisodes historiques »⁵. D'autant plus qu'il est effectivement indéniable que le monde a

5 Michel Dobry, *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles* (Paris, Presses de Science Po,

effectivement bien changé, la démocratisation de l'université et sa soumission – ainsi que celle du monde de manière plus générale – aux impératifs de l'industrie et du capital ayant forcément des effets sur la masse étudiante. La contrainte à trouver du travail ou à souscrire à un prêt bancaire (quand ce n'est pas les deux) rend désormais irrecevable l'argument d'un détachement vis-à-vis de la situation matérielle.

La mémoire collective entre psychologie et politique

Il n'y a pas de souvenirs purement individuels

(Maurice Halbwachs)

L'approche socio-anthropologique avec ses focalisations multiniveaux, que ce soit sur tous les comportements individuels ou collectifs, et sur leurs articulations à travers une diversité de groupes, me paraît être particulièrement féconde pour les enquêtes portant sur la mémoire sociale. Les outils sont alors avant tout ceux de l'immersion et de l'observation plus ou moins participante. Ce sont ces outils qui ont été mobilisés lors d'une recherche que j'ai effectuée il y a cinq ans⁶. Elle a été couplée à des entretiens semi-directifs avec des « passeur·e·s de mémoires », choisi·e·s pour leur statut de témoins des événements de 68 à Nanterre et qui sont toujours présent·e·s à l'université, ainsi qu'avec la population militante et étudiante, pour la plupart en sociologie ou en droit à l'Université de Nanterre. Le but était de pouvoir comparer le spectre des diverses mémoires. Le temps qui me sépare de ce travail m'a permis de le mettre à distance, en quittant le monde étudiant pour entrer dans le monde enseignant. Être passé « de l'autre côté » me confère un regard transformé sur cette recherche et ses résultats.

Le corpus de la recherche repose sur une méthode inspirée du « test projectif » utilisé en psychologie, consistant à projeter une série d'images et à demander aux enquêté·e·s de les commenter une à une. Les dix photos sélectionnées représentaient l'environnement des personnes interviewées – le campus et ses environs – à divers moments de son histoire. Ces images ont été choisies car je les jugeais être ce qu'on pourrait appeler des « référents mémoriels »⁷. Si cette conception reste à débattre, avec le risque évident d'introduire certaines de mes propres représentations, on peut rappeler, avec les mots du sociologue Howard Becker, que « les images comportent souvent une grande richesse d'informations, il n'est pas étonnant que l'on puisse dire plus d'une vérité à partir d'une seule image.

2009 [1992]) : p. 26.

6 Cet article est principalement issu de ma recherche de Master 1, effectué sous la direction d'Anne Steiner, pendant l'année académique 2012-2013.

7 Ces images sont successivement : le chantier de l'université surplombant le bidonville ; l'occupation de la salle du conseil le 22 mars 1968, les étudiant·e·s le poing levé ; une assemblée générale étudiante lors d'un vote à main levée dans un amphithéâtre bondé ; le couloir de la « barre des SSA » avec les graffitis où l'on peut lire « Professeurs, vous êtes vieux... votre culture aussi. Le savoir est en miettes créons » ; une image des dizaines de cars de CRS stationnés avec l'université en arrière-plan ; Daniel Cohn-Bendit tout sourire face à un CRS casqué ; une manifestation parisienne avec en gros plan une banderole sur laquelle est inscrite « Pouvoir aux travailleurs, Mouvement du 22 mars » ; une banderole dans un amphithéâtre avec pour inscription « de la critique de l'université à la critique de la société » ; des CRS qui tabassent une personne allongée sur les pavés parisiens à coups de crosse de fusil ; une photo d'une intervention des CRS venus sur le campus en 2007 pour expulser les bloqueur·e·s devant le bâtiment F (Droit et Sciences Politiques).

Si cela se produit, cela signifie seulement que nous lui posons différentes questions qui méritent et reçoivent différentes réponses »⁸. Il est alors clair que le lien entre l'image et la mémoire est très productif, comme en attestent d'ailleurs les études neuroscientifiques selon lesquelles « les images s'imprègnent plus fortement dans la mémoire que les mots »⁹. Sur le plan pratique, la présence du cliché établit entre le chercheur et la personne interviewée un rapport plus souple et convivial que lors d'un entretien classique. Selon l'anthropologue Fabienne Duteil-Ogata, l'usage de l'image au cours de l'enquête « tend à réduire la distance qui pourrait exister entre l'ethnologue et l'informateur »¹⁰. Cette méthode a d'abord été mise en place de manière individuelle avec les « passeur·e·s de mémoire » et je l'ai ensuite adaptée en réalisant des entretiens projectifs collectifs formels avec plusieurs petits groupes d'étudiant·e·s (cinq groupes de 3 à 30 personnes). S'il est impossible de rendre compte de de la totalité des représentations individuelles que se sont forgé les étudiant·e·s de leur campus et du mouvement de 68, on peut chercher à comprendre les quelques structures déterminantes de leurs mémoires collectives. Insistons aussi sur le fait que cette étude n'avait aucun objectif de recension exhaustive des mémoires de la population étudiante de l'université, mais avait plutôt comme ambition de concilier les aspects psychologiques et sociologiques de la mémoire en adoptant une posture socio-anthropologique, et de chercher à faire surgir une image du paysage mémoriel collectif de 68 chez une partie de la population étudiante de l'université de Nanterre au XXI^e siècle.

La mémoire collective fait aujourd'hui partie de ces notions qui sont entrées de manière fracassante dans le sens commun. Souvent mobilisée de manière imprécise et sans aucun contenu, il est nécessaire de donner quelques précisions sur ce que recouvre le concept avant de pouvoir considérer l'impact de la mise en récit mémorielle de « Mai 68 ». La mémoire « individuelle » est autobiographique, elle est limitée au vécu d'un individu (la perception sensorielle, l'expérience personnelle, etc.). Or c'est bien le groupe qui joue un rôle de conservation de cette mémoire. En effet, Maurice Halbwachs montre que « si nous ne nous rappelons pas de notre première enfance, c'est qu'en effet nos impressions ne peuvent s'attacher à aucun support, tant que nous ne sommes pas encore un être social »¹¹. C'est en ce sens « qu'un grand nombre de souvenirs reparaissent parce que les autres hommes nous les rappellent ; on nous accordera même, lorsque ces hommes ne sont point matériellement présents, qu'on peut parler de mémoire collective quand nous évoquons un événement qui tenait une place dans la vie de notre groupe »¹². Lier

8 Howard Becker, « Les photographies disent-elles la vérité ? », *Ethnologie française* (n° 37, 2007) : p. 36.

9 Denis Peschanski, *Entretiens avec Boris Cyrulnik : Mémoire et traumatisme. L'individu et la fabrique des grands récits* (Paris, INA Éditions, 2012) : p. 7-8.

10 Fabienne Duteil-Ogata, « La photo-interview : dialogues avec des Japonais », *Ethnologie française*, (n° 37, 2007) : p. 71.

11 Maurice Halbwachs, *op. cit.*, p. 67.

12 *Ibidem*, p. 65.

la mémoire et le groupe social, en tant que support nécessaire au souvenir, est une des idées force pour définir la mémoire collective chez Maurice Halbwachs. Ainsi, si les souvenirs sont composés d'une part qui peut sembler être individuelle, c'est un aspect qui est à relativiser tant le processus de transmission mémorielle est un phénomène social. Plus un évènement s'éloigne dans le temps et plus le processus social de la mémoire devient important, et ce jusqu'à l'oubli complet, la création d'une mémoire collective qui s'entrecroise avec la mise en récit historique qui n'est autre qu'une extension, plus ou moins orientée, de la mémoire collective.

Lors de l'enquête, le cas d'une étudiante de sociologie m'a semblé être évocateur. C'est la seule personne enquêtée qui affirme avoir entendu parler du Mouvement du 22 mars, ce qui témoigne déjà d'une véritable méconnaissance du passé et un manque de culture institutionnelle cirant. Ainsi, la raison pour laquelle cette personne a entendu parler du mouvement qui s'est formé à la suite de l'occupation de la salle du conseil en haut de la tour administrative du campus, n'est pas à mettre sur le compte de l'université, ou d'un quelconque cours d'histoire. Elle explique que sa mère est née un 22 mars et que, comme celle-ci a été étudiante à Nanterre, « elle s'est passionnée pour cet évènement ». La socialisation familiale, bien sûr, joue de manière très forte dans la transmission mémorielle. Ainsi, la journaliste Charlotte Rotman a écrit un livre sur les années 68, paru en 2008¹³, soit près de vingt ans après la parution des deux livres de son père¹⁴, qui a aussi consacré des documentaires à la « génération » 68¹⁵ ; et je pourrais citer encore beaucoup d'exemples. Il faut le dire, la politique se fait bien souvent dans la sphère familiale. On pourrait alors s'amuser à catégoriser les écrits sur 68 selon les statuts d'*insider* de 68 et d'*outsider*, d'héritier et de curieux, mais l'importance attribuée aux événements fit que – à l'image de la résistance – beaucoup de personnes s'en réclament tout en n'y ayant participé en rien, et vice-versa.

Quoiqu'il en soit, aujourd'hui, un nombre important d'étudiant·e·s sont enthousiasmé·e·s à l'idée d'étudier à Nanterre car un certain imaginaire collectif de 68 reste vigoureux. 68 est devenu synonyme de contestation et de libération, mais il faut le dire, pour beaucoup il est difficile de se confronter à la déception d'une vie de campus plutôt impersonnelle, une usine à diplômés où les quelques étudiant·e·s de droit avec qui je réalise un entretien m'expliquent connaître Daniel-Cohn Bendit seulement dans la mesure où il y a un arrêt du Conseil d'État à son nom qui a fait date dans la jurisprudence du droit administratif français.

Dans *Les cadres sociaux de la mémoire*¹⁶, Maurice Halbwachs adopte une position à l'échelle politique de la mémoire, au sens où la société et les groupes sociaux produisent un effet

13 Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Génération. vol. 1, Les années de rêve* (Paris, Seuil, 1987) et *Génération. vol. 2, les années de poudre : Récit* (Paris, Seuil, 1988).

14 Patrick Rotman et Charlotte Rotman, *Les années 68* (Paris, Seuil, 2008).

15 Patrick Rotman, *68* (film documentaire, France, 110min.).

16 Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire* (Paris, PUF, 1952 [1925]).

sur toute mémoire. Or, toute la difficulté réside dans le mouvement connexe en sens inverse, la société étant aussi le produit des multiples mémoires individuelles. La société façonne, et est façonnée simultanément par la multitude des mémoires qui la composent. De ce fait « ce que nous appelons cadres collectifs de la mémoire ne seraient que le résultat, la somme, la combinaison de souvenirs individuels de beaucoup de membres d'une même société [...] Mais ils n'expliqueraient point la mémoire elle-même, puisqu'ils la supposeraient »¹⁷. C'est précisément cette construction collective de la mémoire d'une série d'événements qui n'ont pas été vécus par le groupe en question (la population étudiante aujourd'hui) qui nous intéresse. À la manière de Jean Piaget, il est intéressant de chercher à dépasser l'empirisme associationniste qui se focalise sur la mnémotique (les procédés de stimulus-réponse et de conditionnement), ainsi que le modèle cybernétique (qui vise à un codage de la mémoire par analogie avec l'ordinateur), en se focalisant sur l'interaction entre les sujets et leur environnement. C'est en ce sens qu'il peut être intéressant de tenir compte des différents niveaux de la mémoire, qui sont successivement la reconnaissance, la reconstitution, et l'évocation (stade le plus élaboré de la mémoire qui apparaît avec la formation des images mentales et le langage), et se focaliser sur la dimension sociale de la mémoire¹⁸.

Le langage, les récits, les références au passé, les repères symboliques et temporels, les souvenirs, sont tous influencés par les cadres sociaux de la mémoire. Qu'évoque alors l'expression « Mai 68 » pour la population étudiante de Nanterre ? Référent important dans le récit familial pour certains, synonyme de révolte pour d'autres, repère temporel par rapport à divers moments de révolution en France, mythe centré autour du personnage symbolique de Daniel Cohn-Bendit autant honni qu'admiré, ou imaginaire des barricades... Pour certain·e·s, « Mai 68 c'était la révolution », ou encore « la plus grande grève générale », « Mai 68 : c'est interdit d'interdire » ; pour d'autres « 68 ça ne veut plus rien dire ». En réalité, il ne s'est pas passé grand-chose sur le campus pendant le mois de mai. Le campus est fermé par l'administration tout en étant maintenu ouvert par une poignée d'étudiant·e·s qui habitent à la cité universitaire. Associer « Mai 68 » à « Nanterre » relève de la pure imagination collective, c'est typiquement un effet de cadre. En outre, on observe alors une polarisation entre des étudiant·e·s qui ont intégré le référent historique dominant de « la révolution », quelques slogans et clichés, alors que d'autres refusent la création mythique, estimant que « Mai 68 » a été producteur de discours mystificateurs : c'est ce que François Cusset nomme « le contre-discours de Mai ». De façon assez logique, les étudiant·e·s, en particulier de sociologie, se sont montrés très intéressé·e·s par les aspects sociaux de 68 : il y a eu de longues discussions sur les bidonvilles et la situation politique du pays, en particulier sur la place du Parti Communiste. L'intérêt des étudiant·e·s pour cette histoire était telle que les images

17 *Ibid.*, p. VII.

18 Pour une épistémologie de la mémoire, voir : Alain Lieury, *La mémoire : résultats et théories*, (Bruxelles, Dessart et Mardaga, 1992 [1975]).

ouvraient souvent sur des questionnements de leur part. La mémoire collective étudiante de 68 à Nanterre est courte et elle se termine par un point d'interrogation.

Réduction des mémoires collectives et méta-mémoire saturée de « Mai 68 »

La mémoire autobiographique, qui relève du témoignage et de l'autoscopie, participe à la création de la mémoire historique et du récit mythique. Lors d'un entretien passé avec une passeuse de mémoire, l'enquêtée a pu prendre position dans plusieurs groupes, et mobiliser plusieurs mémoires collectives différentes. En tant qu'employée de l'administration universitaire, sa mémoire du groupe est non-équivoque : « Ah oui, lorsque je travaillais pour l'administration, les jeunes militants c'était vraiment l'ennemi ! ». En tant que résidente d'un immeuble à proximité du campus la mémoire est tout autre. L'enquêtée déclare de manière nostalgique que « c'était l'époque des indiens... [moi : des hippies ?] ... Il y avait beaucoup de couleurs, des tissus extraordinaires, des odeurs, euuh... Tout le monde voulait aller en Inde^[19]... Des hippies oui... Et même le week-end il y avait beaucoup d'activités à la fac, des cours en amphitheâtre ouverts à tous, des débats politiques... C'était toujours très animé et on s'y amusait beaucoup plus [qu'aujourd'hui] (rires) ».

On voit bien ici de manière empirique comment le cadre social influence la mémoire collective. La mémoire de cette personne qui a travaillé toute sa vie pour l'administration est à deux faces. Les contestataires sont « l'ennemi » – le terme est fort – lorsqu'il s'agit de la mémoire collective de l'administration. Par contre, la conception plus personnelle liée aux souvenirs du voisinage est tout autre, l'animation et les activités du week-end sont particulièrement appréciées. Ici déjà, émerge une mémoire à double face, une mémoire trouble et bipolaire. Bien entendu, il est souvent beaucoup plus difficile de faire le tri entre les différents niveaux collectifs de la mémoire, et nul doute qu'un travail psychologique démontrerait que les mémoires collectives ont des effets d'influence réciproque, et qu'il n'y a pas de séparation stricte entre les mémoires collectives, pas de cloisonnement, mais plutôt une variété de mémoires collectives concomitantes rattachées à une grande diversité de groupes d'appartenance. Maurice Halbwachs ne dit pas autre chose lorsqu'il explique que « dans le développement continu de la mémoire collective, il n'y a pas de lignes de séparation nettement tracées, comme dans l'histoire, mais seulement des limites irrégulières et incertaines »²⁰. Il paraît inconcevable aujourd'hui qu'une université puisse traiter ses propres étudiant·e·s comme un « ennemi » de l'intérieur. Mais une oscillation bipolaire de la mémoire collective semble bien justifiée dans le cadre social de la fin des années soixante, marquées par l'autoritarisme gaulliste, la rigidité du communisme

19 Les *Beatles* font un voyage en Inde de février à avril 1968. Des tracts conservés aux archives de la BDIC montrent qu'un groupe étudiant organise un voyage en Inde pour l'année 1969/1970.

20 Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, op. cit. p. 134.

orthodoxe, la guerre froide, la guerre du Viêtnam et les luttes mondiales contre la ségrégation raciale, contre l'impérialisme, etc.

On peut trouver une illustration de de la façon dont se recourent et s'emmêlent les cadres sociaux, mémoire collective du groupe (plus spécifiquement du groupe des historiens ainsi que du groupe des étudiant·e·s à Nanterre en 1968) et des référents mémoriels, dans un article de Jacques Guilhaumou intitulé « Mémoires d'un étudiant en mai 1968 : le flux des manifestations et le protagoniste de l'événement ». Il écrit, en 2010, à propos de ses premières manifestations en tant qu'étudiant en première année d'histoire à Nanterre en 1968. « Nous étions là, apprentis historiens, pour en témoigner. À chaque tournant de rue, ce souvenir de la révolution du peuple la plus oubliée de toutes les Révolutions françaises, celle de 1848, se présente à ma mémoire. C'est sans aucun doute pourquoi la lecture du livre de Maurizio Gribaudi et Michèle Riot-Sarcey^[21], alors que j'envisageais d'écrire sur mai 1968, m'apparaît si passionnante, si présente à ma pensée du moment »²². On voit bien ici les entrelacs entre la mémoire autobiographique, le témoignage personnel, le souvenir d'une mémoire empruntée, la mémoire collective des historiens, ou encore la mémoire intellectuelle et l'historiographie.

L'espace temporel est ici très intéressant : « la pensée du moment » suggère une sorte de fusion entre le passé et le présent. La mémoire collective serait alors en quelque sorte un magma composé de l'agglomération de ces différentes strates mémorielles. Qui plus est, la mémoire collective a pour particularité d'être vivante, mouvante et changeante. Des mutations s'observent particulièrement bien pour 1968, lors des différents anniversaires successifs qui apportent autant de nouveaux éclairages du passé à la lumière du présent. Les rituels commémoratifs varient sensiblement selon la mode du moment ou le parti politique au pouvoir. Dans les mots de Boris Gobille²³, « les interprétations successives de « l'esprit de Mai », qu'il s'agisse de le célébrer ou de le dénoncer, ont en commun une *méthode* : interpréter l'événement à l'aune de ses conséquences supposées »²⁴.

Se souvient-on bien aujourd'hui de la volonté exprimée par Nicolas Sarkozy de « liquider » l'héritage de 68 lors de son discours du meeting de Bercy en 2007 ? Celui-ci peut être interprété comme l'acte de renaissance d'un parlementarisme décomplexé, qui ne cherche pas forcément à liquider le mai culturel, comme il semble l'affirmer, mais plutôt de manière subreptice à liquider le mai ouvrier et les quelques acquis sociaux qui en ont découlé. La mémoire

21 Maurizio Gribaudi, Michèle Riot-Sarcey, 1848. *La Révolution oubliée* (Paris, La Découverte, 2008).

22 Jacques Guilhaumou, « Mémoires d'un étudiant en mai 1968 : le flux des manifestations et le protagoniste de l'événement », *Le Mouvement Social* (n° 233, 2010) : p.170.

23 Boris Gobille s'est intéressé à « la mémoire ouvrière de Mai 68 », voir : Boris Gobille, « La mémoire à demi-mots. Analyses d'une commémoration impossible », *Genèses* (n° 28, 1997).

24 Boris Gobille, « "L'événement Mai 68" Pour une sociohistoire du temps court », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (vol. 63, n° 2, 2008) : p. 321.

collective sert ici comme outil pour promouvoir un agenda particulier : diviser pour mieux régner. Le facteur politique est un déterminant de premier ordre dans la construction de la mémoire collective clivée, les tentatives d'instrumentalisation systématiques entraînant l'effacement et l'amalgame de certains aspects – par exemple la réduction de la mémoire collective ouvrière, rejetée hors de l'espace public – alors que d'autres sont exagérés de manière spectaculaire²⁵, en particulier les récits de vie héroïques des nombreux « leaders » autoproclamés.

Dans son article « Écrire sur 68 en spécialiste, tournant ou accomplissement ? »²⁶ le géographe Olivier Orain commente une demi-douzaine d'ouvrages portant sur 68 et parus en 2008 à l'occasion du quarantième anniversaire. Il se pose la question du panégyrique de l'histoire de « Mai 68 » et pointe l'abandon d'un régime d'explication mono-causal en faveur de bilans mosaïques, avec une multitude de discours qui s'entrecroisent. Avec cette multiplication des groupes, des discours et des positionnements intermédiaires des individus entre les groupes, il peut être intéressant de mobiliser la grille d'analyse développée par Joël Candau²⁷ afin d'éviter tant que possible les confusions « entre la métamémoire et la mémoire collective »²⁸. La métamémoire est définie « d'une part [comme] la représentation que chacun de nous se fait de sa propre mémoire, la connaissance que nous en avons et, d'autre part, ce que nous en disons »²⁹, c'est-à-dire sa mise en récit et son autoscopie individuelle. En d'autres termes, il convient de prendre garde à ne pas confondre la mémoire collective d'un groupe particulier avec le discours qui peut être donné et construit sur sa propre mémoire. Ainsi ce n'est pas parce qu'un·e étudiant·e se représente sa mémoire comme étant radicale et dit que « Mai 68 ne veut rien dire », ou au contraire que « 68 c'est la plus grande grève générale [de France] » dans un aspect nationaliste, que c'est véritablement le cas. La métamémoire est d'autant plus complexe qu'elle opère une distinction au niveau de la représentation. De plus, les analyses « à chaud » qui ont commencé de façon concomitante aux événements viennent nourrir cette métamémoire, tout comme les médias, écrits ou audiovisuels, qui excitent la frénésie commémorative marchande³⁰. Car depuis longtemps, « les événements de Mai 1968, en France, ont été « plus commémorés qu'historicisés » »³¹, ce qui a pour effet de

25 Pour plus de détails voir : Laurence De Cock, Fanny Madeline, Nicolas Offenstadt, Sophie Wahnich, (dirs.), *Comment Nicolas Sarkozy écrit l'histoire de France* (Marseille, Agone 2008).

26 Olivier Orain, « Écrire sur 68 en spécialiste, tournant ou accomplissement ? », *Genèses* (n° 76, 2009).

27 Joël Candau, « La métamémoire, ou la mise en récit d'une mémoire partagée » (à paraître), *La irrupcion del cuerpo. Oralidad: memorias, relatos y textos*, LOM Ediciones, (publication des Actes de la 5^{ème} École France Chili - *L'oralité : mémoires, récits et textes*, Université du Chili, mai 2011).

28 Joël Candau, *Mémoire et identité* (Paris, PUF, 1998) : p. 25.

29 *Ibid.*

30 Aubaine pour les éditeurs, « Mai 68 » est devenu « une sorte de géant bibliographique » (Jean-François Sirinelli, *Mai 68 : l'événement Janus* (Paris, CNRS éditions, 2008) : p. 9) et médiatique. Les universités commencent désormais à effectuer une récupération nécessaire de leur passé contestataire, qui est désormais devenu une plus-value importante sur un marché de l'enseignement supérieur de plus en plus compétitif. La question demeure ouverte quant à quel *sens* donner à ce passé.

31 Michelle Zancarini-Fournel, « 1968 : histoire, mémoires et commémoration » (*Espaces-Temps*, 1995) p. 152.

troubler les représentations. On se trouve alors face à un double processus de réduction polarisante de la mémoire collective combinée à une saturation de sa métamémoire par le biais des références et analyses systématiques. La commémoration crée ses propres publics³² qui vont ensuite lutter pour imposer leur définition du passé. Ce processus est en cours et n'a sans doute jamais été aussi fort qu'à l'aube du cinquantième anniversaire dont l'espace médiatique est déjà saturé, perpétuant une mémoire collective vidée de sens historique par la répétition orwellienne des clichés habituels.

Dès la première commémoration décennale de « Mai 68 », des enquêtes ont été réalisées par la presse nationale. La sociologue Ludivine Bantigny questionne la focalisation médiatique sur la jeunesse et son pseudo changement en l'espace de dix ans. Elle estime qu'il n'est « pas très étonnant qu'au terme de cette décennie, *Le Nouvel Observateur* ait choisi de titrer le commentaire d'un nouveau sondage “la bof génération”, en affirmant : “ils ne connaissent pas Cohn-Bendit, et Mai-68 appartient pour eux à une histoire lointaine” »³³. En 1977, « à la question “quel est l'élément de l'histoire de France qui vous fait le plus impression, qui soulève en vous le plus d'émotion ?”, seuls 3% des huit cents jeunes de 18 à 25 ans interrogés répondaient “Mai 68”, [...] 32,7% seulement auraient été heureux d'un nouveau Mai 68, contre 40,6 % que cette perspective mécontentait »³⁴. Ne revenons pas ici sur les biais des commémorations décennales de 68, mais indiquons que si ce « conflit de générations » est toujours évoqué par bon nombre d'étudiant·e·s aujourd'hui, c'est surtout un effet du dixième anniversaire.

Lors de notre enquête, tous et toutes sans exception connaissaient Daniel Cohn-Bendit. Pour cause, il est le personnage le plus célébré par les médias eux-mêmes. Ceci montre la force de la métamémoire sur le long terme. Lors du test projectif, une question revenait de manière récurrente, surtout lors des photos de l'occupation de la salle du conseil ou de l'assemblée générale : « Où est Cohn-Bendit ? », inquiet·e·s peut-être de ne pas voir ce référent mémoriel national. Lorsque son portrait apparaissait ensuite, dans une sorte de soulagement, les étudiant·e·s s'exclamaient : « Ah ! Le voilà », « Enfin ! », « lui on le reconnaît ! ». Ce plébiscite ne nous dit pas grand-chose sur la connaissance de la mémoire en soi, mais reflète plutôt la puissance symbolique du déferlement médiatique qui a fait, et continue de faire, de Cohn-Bendit une « célébrité ».

Les discours récurrents sur des aspects spécifiques du mouvement et les témoignages répétés de certains acteurs iconiques peuvent glisser vers la mémoire processuelle. Les commémorations dressent la mémoire comme un réflexe pavlovien. Ainsi, ce n'est pas parce que les médias ont créé « l'icône-Bendit » – pour reprendre le terme de Nadine Flourey et Denis Pérais – que cette mémoire fait consensus, ni qu'elle est forcément une réalité. Ainsi, « Cohn-

32 Sur ce thème voir les nombreux travaux de Daniel Cefaï.

33 Voir : Ludivine Bantigny, « “Que jeunesse se passe ?” Discours publics et expertises sur les jeunes après Mai 68 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, (n° 98, 2008) : p. 18.

34 *Ibid.*

Bendit est apprécié autant pour ses qualités d'invité que pour sa contribution à l'élaboration d'une version consensuelle de Mai 68 qui s'impose dans les médias : une présentation qui met en avant la révolte culturelle, générationnelle et estudiantine mais laisse à l'arrière-plan la mobilisation ouvrière et la grève générale »³⁵. C'est exactement ce que nous dit Boris Gobille, pour qui « une vision lettrée de Mai 68 qui, s'interrogeant sur le sens à donner au mouvement, ses origines, sa philosophie, voire sa "vérité", reste trop souvent focalisée sur le mai étudiant au détriment du mai ouvrier »³⁶. Et c'est en ce sens que Gilles Deleuze et Félix Guattari en sont arrivés à la conclusion que « Mai 68 n'a pas eu lieu »³⁷, car des problématiques multiples qui restent d'actualité aujourd'hui ont été enterrées sous la vision prépondérante et récurrente de « l'événement 68 ».

Paradoxalement le déclin du monde ouvrier en France aujourd'hui entraîne la quasi-inexistence d'un cadre social pour sa mémoire. D'autant plus que l'auto-exploitation bénévole du monde étudiant, avec ses stages, son travail en alternance, et sa précarité organisée, en a fait l'une des pièces instrumentales du déclin ouvrier. Paradoxalement, il faut s'intéresser à la mémoire collective des étudiants aujourd'hui même pour s'apercevoir que dans le cadre social de la précarité généralisée, la bipolarisation de la mémoire n'en est qu'accentuée. On l'a dit en introduction, lorsque Cohn-Bendit est retourné à l'université en 1998 pour participer à un colloque intitulé « 1967-68 qu'en reste-t-il 30 ans après ? », il a fait l'objet d'un attentat à la crème, commis par des étudiant·e·s de la Confédération nationale du travail. *L'Humanité* s'est empressée de titrer « Daniel Cohn-Bendit "entarté" par les anarchistes à Nanterre »³⁸. Dans la mémoire collective des militant·e·s anarchistes, il est le symbole de « ce que nous ne commémorerons jamais : la compromission, la collusion avec un système qui l'a adopté, intégré à ses rouages »³⁹.

Lors de sa dernière visite à l'université, célébrant cette fois-ci son cinquantenaire, c'est un doctorat *honoris causa* qu'il a reçu. Ici commence à s'ébaucher une différence entre la désactivation des mémoires collectives par leur réduction, c'est-à-dire par la tentative d'enfermement dans un cycle de commémorations hégémoniques, et au contraire leur activation qui se fait dans l'action hétérodoxe, souvent contestataire, militante, résistante ou révoltée, grâce à « un *détour* par le passé vers un avenir émancipé »⁴⁰.

35 Nadine Floury, Denis Pérais, « Mai 68 - 10 millions de grévistes, un seul survivant : Daniel Cohn-Bendit ? », *Acrimed*, 2008, voir : <http://www.acrimed.org/Mai-68-10-millions-de-grevistes-un-seul-survivant-Daniel-Cohn-Bendit#nh10>.

36 Boris Gobille, « La mémoire à demi-mots. Analyses d'une commémoration impossible », *Genèses* (n° 28, 1997) : p. 96.

37 Gilles Deleuze, Félix Guattari, « Mai 68 n'a pas eu lieu », *Les nouvelles littéraires*, (3-9 mai 1984).

38 « Daniel Cohn-Bendit «entarté» par les anarchistes à Nanterre », *Journal L'Humanité*, 1998, voir : <http://www.humanite.fr/node/182509>.

39 *Ibid.*

40 Kévin « bimpertinent » Victoire, « Michael Löwy : « Mai 68, c'est la rencontre du romantisme révolutionnaire et de la révolte

Inscription spatiale palimpseste des mémoires collectives : des murs aux amphithéâtres

Toute sociologie, à écrire, de l'imaginaire, ne peut s'échafauder qu'à partir d'une sociologie préalable de la mémoire

(Roger Bastide)

Les critiques du discours médiatique dominant sont nombreuses, et ce en particulier lors des commémorations académiques du quarantenaire de Mai 68. Ainsi le colloque « Mai 68 en quarantaine » tenu en 2008 à l'ENS Lyon, propose dans son programme de « se soustraire à ces batailles de mémoire, [...] de proposer des perspectives d'analyse rigoureuses qui ne saisissent pas Mai 68 simplement comme un événement mais aussi comme un processus affectant un contexte »⁴¹. Les commémorations sous leurs formes multiples, les discours médiatiques et aussi académiques, contribuent à la (dé)formation de la mémoire, qui peu à peu, devient une réalité, un régime de présent perpétuel⁴², remplaçant la mémoire collective des luttes par la réécriture palimpseste de l'histoire de ses échecs. Comme le suggère le sociologue Gérôme Truc, « quand des hommes considèrent leurs souvenirs comme réels, ils sont réels dans leurs conséquences, et tout particulièrement dans leurs conséquences spatiales. Réciproquement, un souvenir qui échoue à être localisé est un souvenir qui risque de ne pouvoir être attesté comme véritable, et par conséquent de se perdre »⁴³.

Les seules personnes qui semblent être intéressées par les murs du campus sont les militants politiques, qui collent régulièrement affiches et autocollants, et l'administration, qui ordonne à ses petites mains de les décoller ou de les repeindre. La parole des murs est importante, ce qui a été compris d'une manière quelque peu exagérée ces derniers temps : des grandes fresques commémoratives ont été érigées sur le campus, peintes par des grands noms du « *street art* », pour marquer une année de commémorations de 68. En quelques minutes, « La liberté guidant le peuple » a été réalisée au pochoir par C215, de bleu, de blanc et de rouge. Paradoxalement, il faut noter qu'au préalable, tous les graffitis « sauvages » ont été soigneusement effacés, et que toutes les traces de la mémoire du mouvement contre la loi travail qui décoraient les murs du campus ont été recouvertes, alors qu'aucun espace n'a été pensé pour l'expression libre.

Bien entendu, le campus est un lieu en changement physique permanent. La création *ex*

populaire » », *Le Comptoir*, 2015, (souligné dans le texte original), voir : <https://comptoir.org/2015/02/17/michael-lowy-mai-68-cest-la-rencontre-du-romantisme-revolutionnaire-et-de-la-revolte-populaire/>.

41 Colloque « Mai 68 en Quarantaine », Ecole normale supérieure Lettres et sciences humaines, les 22, 23 et 24 mai 2008 : <http://colloque-mai68.ens-lyon.fr/IMG>

42 Pour plus de développements sur le concept de présent perpétuel, comme syndrome de la fin de l'histoire proclamée par le néolibéralisme, voir Jérôme Baschet, « L'histoire face au présent perpétuel. Quelques remarques sur la relation passé/futur » in François Hartog, Jacques Revel (dirs.), *Les usages politiques du passé* (Paris, éditions de l'EHESS, 2001) : p. 55-74.

43 Gérôme Truc, « Mémoire des lieux et lieux de mémoire. Pour une socio-ethnographie halbwachsienne de la mémoire collective », *revue internationale des sciences sociales* (n° 205, (à paraître)).

nihilum d'un pôle universitaire d'une telle ampleur implique des travaux conséquents et le site de l'université est donc en état de quasi-perpétuelle construction. Ceci impose des déplacements périodiques. Des bâtiments préfabriqués inadaptés qui ont duré passent la main à des bâtiments plus durables, signés par des architectes connus comme Paul Chemetov ou Pascal Gontier. Ici encore l'environnement spatial de l'université est souvent troublé. Difficile de reconnaître son reflet dans le miroir après cinquante ans.

N'oublions pas que « la stabilité de l'espace urbain fait partie de notre stabilité mentale »⁴⁴. La physionomie de l'intérieur des bâtiments a aussi quelque peu changé. Si on reconnaît les carrelages et les escaliers, les cloisonnements de certaines parties des bâtiments, la fermeture de certaines portes pour réguler les flux d'étudiant·e·s tout en les faisant passer devant les vigiles installés dans des « boxes », le déplacement et les fermetures successives des cafétérias, et ainsi de suite, répondent à des impératifs normatifs toujours plus importants. Mais les amphithéâtres, pour beaucoup d'entre eux, sont restés quasiment identiques à ce qu'ils étaient dans les années 60.

Leurs appellations, à l'image du campus, demeurent strictement fonctionnelles et sont le plus souvent constituées d'une lettre suivie d'un chiffre. Il y a néanmoins quelques exceptions avec les amphithéâtres « Henri Lefebvre » et « Pierre Grappin », figures antagonistes qui permettent en quelque sorte de donner un équilibre à la mémoire collective des universitaires. Depuis l'écriture de ce texte, l'université, toujours à la recherche de son identité, a lancé à grand coût, un plan visant à donner des noms à tous les bâtiments. Les militant·e·s, en 1968, avaient bien essayé de rebaptiser les amphithéâtres d'après des personnalités révolutionnaires : Castro, Guevara, Lénine, Lumumba, Luxemburg, Marx ou encore Mao, furent choisi·e·s pour marquer à la fois une volonté d'appropriation de l'espace et un usage de l'histoire tourné vers l'émancipation. Ces noms ne sont pas restés, la ferveur révolutionnaire ayant sans doute succombé ici aux couches successives de peinture couleur blanc cassé. Les marqueurs de la mémoire légitime sont entretenus consciemment dans les lieux de mémoire, mais si l'on gratte les couches, des traces toutes autres peuvent apparaître. On se demande alors ce que disent les murs, si on leur laisse la parole⁴⁵.

Prendre la parole de manière révolutionnaire nécessite la création d'un nouveau langage, d'une nouvelle culture. Celui-ci ne s'écrit pas dans un cahier bien tenu, ni dans un journal prétendument radical, mais il s'écrie haut et fort depuis son imaginaire, abolissant la morosité des murs blancs sans raison ni retenue. Les murs enregistrent l'histoire et retiennent le temps, « utilisés comme support de l'écriture, ils sont extrêmement froids et servent à unir les époques »⁴⁶.

44 Anne Raulin, « Résilience urbaine à Lower Manhattan. Raccords mémoriels et déni dans l'après 11 septembre 2001 » in Denis Peschanski (dir.), *Mémoire et mémorialisation*, (Paris, Hermann, 2013).

45 Julien Besançon, *Les murs ont la parole. Journal mural mai 68 : Sorbonne, Odéon, Nanterre, etc...* (Paris, Tchou, 2007).

46 Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme* (Paris, Seuil, 1977[1964]) : p. 42.

L'enjeu est de taille, le mur étant le support vierge permettant le fleurissement des slogans de la parole libérée. Le paradoxe est que tous les registres sont permis seulement sur ces espaces interdits. Il s'agit d'accrocher un regard, de stimuler une pulsion, une passion, de réveiller l'être de sa torpeur quotidienne. Mais les « slogans références », ont-ils toujours des effets aujourd'hui ? Les détournements auquel qu'ils visaient n'ont-ils pas été détournés à leur tour ?

Aujourd'hui, il est bien impossible de recenser tous les graffitis « sauvages », ne serait-ce que dans un seul bâtiment, le marché des pots de peinture blanche étant concurrent de celui des bombes et des marqueurs permanents. Seule différence pratique avec les années 68, on voit désormais fleurir un grand nombre d'autocollants militants à but de propagande qui se collent sur toutes les surfaces. Ceci-dit, bon nombre de graffitis « sauvages » me semblent situés dans une continuation des slogans dit « situationnistes » caractéristiques du mouvement étudiant de 1968. Les murs sont alors en quelque sorte un écho de leur message libertaire. Les toilettes sont de tous temps des lieux privilégiés pour un tag tranquille : « Votre éducation est notre marchandise ! La direction collectif banque mo-néo UNEF », pur détournement, pastiche peut-être moins évocateur que son original de 68 : « les syndicats sont des bordels, l'UNEF est une putain ».

Les étudiant·e·s qui écrivent ces graffitis sur les murs se réclament rarement d'un courant de pensée spécifique et ont souvent en horreur la catégorisation : tout comme leurs messages, ils et elles se veulent impénétrables. La similarité entre ces graffitis et ceux des années 1968, malgré le demi-siècle qui les sépare, réside dans leur aspect oppositionnel et insaisissable, leur refus d'une identification ou d'une détermination spécifique. Ces graffitis sont de l'ordre de la critique artiste. Ainsi, l'espace de liberté que représentent les murs de Nanterre est un éternel recommencement, jeu perpétuel du chat et de la souris entre étudiant·e·s et surveillant·e·s. « *Mouvement furtif, coup d'œil alentour, ces mots peints au vif, resteront-ils un jour ? Laissez-les vivre, un peu, au moins un dimanche, au lieu de vous armer rageux, de cette peinture blanche. Sachez alors, confrères, que dans ces mots parfois vulgaires, subsiste la flamme libertaire qui brûlera toujours à Nanterre* ». Comme ces tags inspirés, les mémoires collectives se font par couches successives, qu'il est nécessaire de renouveler en permanence, d'un côté comme de l'autre. Les murs sont de véritables lieux éphémères pour la mise en scène de la mémoire, où de son absence.

Conclusion : mémoires collectives en miettes

La mémoire collective des étudiant·e·s de Nanterre aujourd'hui est loin d'être fixée, surtout en ce qui concerne l'histoire contemporaine de l'institution, la culture et l'identité qu'elle cherche à véhiculer. Pourtant, la mémoire est un enjeu capital pour l'université qui doit se la réapproprier, si ce n'est pour attirer de nouvelles cohortes qui imaginent que venir à Nanterre leur permettra d'acquérir une socialisation politique contestataire contre un monde

dont il faut rappeler qu'il n'a jamais été aussi inégalitaire. Si des étudiant·e·s contribuent à la continuation contestataire par leur activité graphique et militante, il n'en demeure pas moins qu'on constate une véritable méconnaissance du passé de l'université. Celle-ci est sans doute responsable, car traiter son propre public comme un « ennemi », puis comme un « client » ne permet pas de donner du sens à ce que cela signifie de travailler, en tant qu'étudiant, enseignant ou personnel, à l'université de Nanterre. La stérilité des commémorations officielles à sens unique enferme un passé à facettes multiples dans un présent perpétuel. Pour reprendre une expression des étudiant·e·s, « ici on a l'impression que 68 est passé aux oubliettes ». Paradoxe d'une université qui n'assume pas ses multiples identités.

Le cadre social du capitalisme avancé des années 1968 qui semblait déboucher sur un monde où les besoins matériels de toutes et tous était pourvus, s'écroule en réalité dans un monde de plus en plus précaire et inégalitaire. Désactiver la mémoire collective en l'enfermant dans le cycle du présent perpétuel rythmé de commémorations marchandes semble être le parti pris de l'université, qui efface et réécrit l'histoire. C'est en ce sens que « l'événement en lui-même s'est trouvé dépassé par ses représentations successives »⁴⁷ par un processus de saturation et de réductions mémorielles. En témoigne la figure de Cohn-Bendit, devenu un référent mémoriel incontestable, réifié en marchandise par l'université elle-même.

Dans un contexte plus grave, Naomi Klein analyse la société comme étant maintenue dans un état de choc permanent par le biais des médias de masse et en conclut que « le premier acte de résistance consisterait peut-être à refuser qu'on efface notre mémoire collective »⁴⁸. Alors que la mémoire collective étudiante est effacée en permanence et que l'université peine à se définir elle-même, ne serait-il pas temps de célébrer la diversité et l'hétérogénéité de 68, par ailleurs mises en avant par toute recherche sérieuse à ce sujet ? Le problème ici n'est pas tant l'effacement de la mémoire que l'activation des thématiques de justice, d'égalité, d'espoir et d'émancipation liées à ces mémoires collectives et enterrées sous les couches successives du vernis commémoratif, cherchant à les figer dans une stase permanente. Alors qu'aujourd'hui des alternatives se construisent partout, l'université pourrait saisir la chance qui lui est offerte pour rejouer un rôle, non seulement de conservateur, mais d'activateur de mémoires collectives émancipatrices, comme elle a pu le faire par le passé.

Références bibliographiques

BANTIGNY, Ludivine. “Que jeunesse se passe?” Discours publics et expertises sur les jeunes après Mai

47 Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures* (Marseille, Agone, 2010 [2002]) : p. 7.

48 Naomi Klein, *The Shock Doctrine*, Michael Winterbottom, Mat Whitecross, scénario: Naomi Klein, Renegade Pictures, 2010, film documentaire, 80 min (1:08:30).

68. *Vingtième Siècle*, n. 98, 2008.

BASCHET, Jérôme. L'histoire face au présent perpétuel. Quelques remarques sur la relation passé/futur. In: HARTOG, François; REVEL, Jacques (dirs.). *Les usages politiques du passé*. Paris: EHESS, 2001.

BECKER, Howard. Les photographies disent-elles la vérité? *Ethnologie française*, n. 37, 2007.

BESANÇON, Julien. *Les murs ont la parole: journal mural mai 68*: Sorbonne, Odéon, Nanterre, etc... Paris: Tchou, 2007.

CANDAU, Joël. La métamémoire, ou la mise en récit d'une mémoire partagée. In: *La irrupcion del cuerpo. Oralidad: memorias, relatos y textos*. Santiago de Chile: Cátedra Michel Foucault, Universidad de Chile, 2013.

_____. *Mémoire et identité*. Paris: PUF, 1998.

CYRULNIK, Boris; PESCHANSKI, Denis. *Mémoire et traumatisme: l'individu et la fabrique des grands récits*. Paris: INA Éditions, 2012.

DANIEL Cohn-Bendit «entarté» par les anarchistes à Nanterre. *Journal L'Humanité*, 6 mai 1998. Disponible em: <http://www.humanite.fr/node/182509>.

DE COCK, Laurence; MADELINE, Fanny; OFFENSTADT, Nicolas; WAHNICH, Sophie (dirs.). *Comment Nicolas Sarkozy écrit l'histoire de France*. Marseille: Agone 2008.

DELEUZE Gilles; GUATTARI, Félix. Mai 68 n'a pas eu lieu. *Les nouvelles littéraires*, 3-9 mai 1984.

DOBRY, Michel Dobry. *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*. Paris: Presses de Science Po, 2009.

DUTEIL-OGATA, Fabienne. La photo-interview: dialogues avec des Japonais. *Ethnologie française*, n. 37, 2007.

DUTEUIL, Jean-Pierre. *Mai 68, un mouvement politique*. Mauléon: Acratie, 2008.

FEUER, Lewis S. *The Conflict of Generations: The Character and Significance of Student Movements*. New York: Basic Books, 1969.

FLOURY, Nadine; PERAIS, Denis. Mai 68 – 10 millions de grévistes, un seul survivant: Daniel Cohn-Bendit? *Acrimed*, 26 abr 2008. Disponible em: <http://www.acrimed.org/Mai-68-10-millions-de-grevistes-un-seul-survivant-Daniel-Cohn-Bendit#nh10>.

GOBILLE, Boris. "L'événement Mai 68". Pour une sociohistoire du temps court. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 63, n. 2, 2008.

_____. La mémoire à demi-mots. Analyses d'une commémoration impossible. *Genèses*, n. 28, 1997.

_____. La mémoire à demi-mots. Analyses d'une commémoration impossible. *Genèses*, n. 28, 1997.

GRIBAUDI, Maurizio; RIOT-SARCEY, Michèle. *1848. La Révolution oubliée*. Paris: La Découverte, 2008.

GUILHAUMOU, Jacques. Mémoires d'un étudiant en mai 1968: le flux des manifestations et le protagoniste de l'événement. *Le Mouvement Social*, n. 233, 2010.

HALBWACHS, Maurice. *La mémoire collective*. Paris: Albin Michel, 1997.

_____, Maurice. *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris: PUF, 1952.

HAMON, Hervé; ROTMAN, Patrick. *Génération*. Vol. 1 – Les années de rêve. Paris: Seuil, 1987.

_____. *Génération*. Vol. 2 – Les années de poudre. Paris: Seuil, 1988.

LACAN, Jacques. *Le séminaire*. Liv. XVII. Paris: Seuil, 1991.

- LIEURY, Alain. *La mémoire: résultats et théories*. Bruxelles: Dessart et Mardaga, 1992.
- MCLUHAN, Marshall. *Pour comprendre les médias: les prolongements technologiques de l'homme*. Paris: Seuil, 1977.
- ORAIN, Olivier. Écrire sur 68 en spécialiste, tournant ou accomplissement? *Genèses*, n. 76, 2009.
- RAULIN, Anne. Résilience urbaine à Lower Manhattan. Raccords mémoriels et déni dans l'après 11 septembre 2001. In: PESCHANSKI, Denis (dir.). *Mémoire et mémorialisation*. Paris: Hermann, 2013.
- ROSS, Kristin. *Mai 68 et ses vies ultérieures*. Marseille: Agone, 2010.
- ROTMAN, Patrick; ROTMAN, Charlotte. *Les années 68*. Paris: Seuil, 2008.
- SIRINELLI, Jean-François. *Mai 68: l'événement Janus*. Paris: CNRS éditions, 2008.
- TRUC, Gêrôme. Mémoire des lieux et lieux de mémoire. Pour une socio-ethnographie halbwachsienne de la mémoire collective. *Revue internationale des sciences sociales*, n. 205.
- VICTOIRE, Kévin «l'impertinent». Michael Löwy: «Mai 68, c'est la rencontre du romantisme révolutionnaire et de la révolte populaire». *Le Comptoir*, 17 fev 2015. Disponible em: <https://comptoir.org/2015/02/17/michael-lowy-mai-68-cest-la-rencontre-du-romantisme-revolutionnaire-et-de-la-revolte-populaire>.
- ZANCARINI-FOURNEL, Michelle. 1968: histoire, mémoires et commémoration. *Espaces-Temps*, n. 59-61, 1995.

SOBRE O AUTOR:

Simon Ridley

Docteur en sociologie de l'université Paris Nanterre, Simon Ridley a réalisé un thèse sur la liberté d'expression étudiante utilisant come étude de cas multisituée les campus de Berkeley et de Nanterre. Il enseigne la sociologie à l'université de Limoges et termine en ce moment un manuscrit sur l'alt-right. Membre du laboratoire Sophiapol, il participe à plusieurs groupes de travail dont l'ISA, l'ESA, l'AFS, l'AFSP, la FSHS, le GENA, la Cité des mémoires étudiantes et d'autres encore.